

Boris Pasternak

REMARQUES D'UN TRADUCTEUR

L'ANNEE DERNIERE, E. F. KNIPOVITCH, I. N. Rozanov et moi-même avons eu à donner un avis sur l'*Anthologie de la poésie anglaise* établie par le Goslitizdat, mais non encore publiée. Son examen nous a suggéré des réflexions qui sont loin d'être nouvelles pour nous. Nous allons en faire part ici.

Pour réaliser une anthologie de littérature étrangère, on commence par choisir des textes originaux dont on cherche ensuite les traductions.

A. I. Startsev, l'auteur de cette anthologie, a adopté la voie inverse en partant de travaux déjà accomplis. Il a pris pour base les meilleures traductions russes effectuées en cent cinquante ans, depuis Joukovski, sans se demander si ces plus beaux témoignages du génie russe correspondaient aux plus belles réussites du génie anglais.

Ce choix est venu par hasard confirmer une de nos anciennes convictions. Ou bien traduire n'a aucun sens, ou bien le lien avec l'original doit être plus étroit qu'il n'est d'usage. La correspondance des textes est un lien trop faible pour légitimer la traduction. De telles versions ne tiennent pas leurs promesses, leur pâle paraphrase ne donne aucune idée de l'essentiel de l'objet qu'elles s'attachent à exprimer, c'est-à-dire de sa force. Pour qu'une traduction atteigne son but, une dépendance plus réelle doit la lier à l'original. Le rapport entre l'original et la traduction doit être celui qui unit la base à son dérivé, comme pour une plante et sa bouture. La traduction doit venir d'un auteur qui a éprouvé l'influence de l'original bien avant de commencer son travail. Elle doit être le fruit de l'original et sa conséquence historique.

Voilà pourquoi les imitations et les emprunts, les phénomènes d'école et les exemples d'influences étrangères permettent, mieux qu'une transposition littérale, d'entrer dans l'univers des modèles européens. L'anthologie dont nous parlons donne une image de ces influences, elle restitue la force qui émane de la poésie anglaise et que nous avons éprouvée. Elle montre cette poésie anglaise dans son effet russe. Cela correspond profondément à l'idée même de la traduction, à sa finalité.

Nous avons déjà dit que la traduction était chose impossible, puisque le charme essentiel de l'oeuvre d'art réside dans son unicité. Comment la traduction pourrait-elle la reproduire ?

Si la traduction est concevable, c'est dans la mesure où, idéalement, elle doit être aussi une oeuvre d'art, et atteindre, à partir d'un texte commun, le niveau de l'original grâce à sa propre unicité. Les traductions sont concevables parce que, pendant des siècles, des littératures entières se sont traduites mutuellement, et que les traductions ne sont pas un moyen permettant de connaître des oeuvres distinctes, mais un mode de communication séculaire des cultures et des peuples.

[...]

Source : "Remarques d'un traducteur", trad. par Catherine Perrel, dans *Oeuvres*, Paris, Gallimard, coll. "La Pléiade", 1990, p. 1343-1344.